

Anne-Lise,

Aujourd'hui, je te dis « tu », une dernière fois, puisqu'à la mort de ton corps, le 6 mai à Paris, tu vas redevenir une « elle », comme du temps où tes parents Heinrich et Käthe Stern parlaient de toi avant ta naissance le 16 juillet 1921 à Berlin et avant qu'ils ne te donnent le doux prénom d'Anneliese. Savaient-ils alors que dans la différence d'orthographe avec le prénom que nous tous, ici, te connaissons Anne-Lise, il y a l'émigration pour fuir l'Allemagne nazie, les études à Blois puis à Tours en France, Auschwitz-Birkenau et puis la psychanalyse ? Toi, tu savais qu'un tiret en plus et un petit e en moins, ça fait toute une histoire, tu le savais d'avant, ton enfance a été nourrie de ce savoir-là, tu le savais surtout d'après, après Auschwitz.

D'ailleurs, tu as si bien réussi à faire passer ça dans ton séminaire, dans ton livre, dans ton travail avec tes patients et tes collègues, dans la relation avec quiconque, qu'il suffisait de dire Anne-Lise pour que chacun sache de qui on parlait. Autant dire qu'une Anne-Lise, il n'y en avait qu'une, et c'était toi, autant dire aussi l'autorité que tu avais et le poids de tes paroles. De tout cela d'autres ont parlé mieux que moi, quant à l'histoire de ta famille, Nadine Fresco et Martine Leibovici en ont déjà rassemblé les traces dans "*Une vie à l'œuvre*" qui précède "*Le Savoir-Déporté*" que chacun peut ainsi lire, tes petit-cousins pourront ajouter quelques lignes.

« Il n'y a rien à dire », as-tu dit un jour des toutes dernières années de ta vie. Ces toutes dernières années-là furent douloureuses, pour la belle femme flamboyante, passionnée, mutine, sauvage, raffinée, tendre et fulgurante que tu étais dans ta jeunesse, ta maturité et même ta vieillesse. « Il n'y a rien à dire », on aurait dit les mots que Freud a écrits après la mort de sa fille : quand on est psychanalyste et donc véritablement athée, il n'y a nul lieu où porter plainte. D'ailleurs, tu as choisi le 6 mai pour quitter le monde, c'est le jour de sa naissance à lui. Je te reconnais bien là. Je reconnais bien là ta façon d'être. De ta mort, tu as fait une ultime coupure, autrement dit une dernière interprétation, dans notre texte, le texte de chacun de nous, toi qui savais avec tant d'acuité déceler, chez chacun de nous, le grain de folie, le grain de création, le grain de poésie, bref le grain d'humanité.

Alors aujourd'hui, c'est cette belle femme flamboyante, au sourire éclatant, gourmande de la vie, dans la vie de tous les jours que j'ai envie d'évoquer. En vrac, après tout tu avais l'art de déranger, par exemple, le

coup de fil traditionnel vers la mi-mars : « Alors, qu'est-ce qu'on fait pour les vacances ? », je traduais aussitôt, vacances à St Gildas, mais bien-sûr, il fallait d'abord se faire peur, peur qu'un arbre y ait été abattu, qu'un supermarché ait été construit tout près de la maison, que la « dame des vêtements » ne soit plus sur le marché, qu'il pourrait y avoir d'autres lieux pour l'été, j'en passe, cela dépendait des années. Alors presque tous les étés, tu partais à St Gildas rejoindre la petite maison de pêcheur toute simple de Mr et Mme Trégaro, des gens simples, de gauche, adorables et fidèles, qui louaient la maison de leurs parents pour pouvoir la garder. Alors là aussi en vrac, la plage, le homard, une véritable cérémonie à St Gildas, les amis autour de la petite table de la cuisine, les huîtres et les étrilles, les vieilles chansons françaises chantées ensemble, nager, nager, tu aimais tant ça, les ballades en voiture pour découvrir la région, tu adorais faire semblant de te perdre sur les petites routes, les longues conversations dans le jardin, tu racontais beaucoup, tes parents, ton enfance, le camp, Blois, Lacan, tes amours, le Labo, le camp, le retour, ton mari, Pau, Freud, 68, le camp. Généreuse, comme en tout et avec tous ceux que tu aimais, tu racontais sans relâche, féroce aussi parfois quand quelque chose ne te plaisait pas ou plus. Pour un peu, j'allais oublier les folles parties de Scrabble, le soir ou sur la plage, tu étais très forte, la lettre encore et toujours, certains n'aimaient pas le scrabble, alors tant pis pour eux, tu ne comprenais pas ! On s'est tellement amusées aussi à farfouiller dans les fripes de la « dame aux vêtements » du marché, que d'essayages, d'échanges, de rires, d'allers et retours marché-maison, de plaisir de se voir si belles... dans le grand miroir de ta chambre, où se jouaient les reflets de la solidarité et de la rivalité féminines.

St Gildas, la première fois, c'était il y a maintenant plus de 30 ans. Tant de tes amis, les enfants aussi, y sont venus, au fil des années, les amis d'amitié, mais surtout ceux dont tu disais qu'ils faisaient partie de la famille, chacun s'y reconnaîtra.

Il y avait La lande aussi, la maison de Normandie, je te vois encore « touiller dans la maison » comme tu disais, avec délectation, jardiner aussi, tu aimais les fleurs et les chats qui voulaient bien venir, souvenir de ton Merlin. Ah, les innombrables et délicieuses virées aux Emmaüs d'Alençon en passant par les « décharges » où tu « organisais » le bois pour le feu de cheminée et mille autres « trésors » que nous entassions dans la voiture ! C'était une ancienne École avec sa Mairie, tout un symbole, n'est-ce pas, pour « l'ancienne enfant allemande » devenue si française que tu savais le français mieux encore peut-être que ceux que tu fréquentais et qui font ou

faisaient partie de la fine fleur de la culture française. Je te l'ai souvent dit, la mémoire prodigieuse des noms, des textes, des lieux que tu avais, m'impressionnait beaucoup.

Sur le chemin devant la maison de La Lande, perchée sur un tertre au bord de la forêt, certains soirs, on pouvait voir d'un seul coup d'œil et sans tourner la tête, le soleil et la lune : étrange et suave impression d'être au bout du monde. Alors avec la lumière aux fenêtres de la maison, on aurait dit un tableau de Magritte, tu aimais beaucoup la peinture.

Dans notre texte à chacun, je te le redis en guise d'adieu, tu auras fait une coupure : ce que tu as dit à chacun, ce que tu as fait à et avec chacun, nous aura modifié sans retour. À nous tous ici et aux générations qui viennent tu auras laissé un livre, qui nous sert et leur servira de Baedeker dans le monde que tu viens de quitter.

Je t'embrasse.

Françoise Samson¹

PS : Te dirais-je aussi que la musique que nous entendons aujourd'hui a été choisie pour toi par Emmanuelle Touati et Jean Fournié ? Quant à la photo où tu nous accompagnes de ton regard c'est Hannah Assouline qui l'a faite.

¹ Texte d'hommage lu à la Chambre funéraire des Batignolles, le 21 mai 2013. *NDLR*.